

LIVRES DE CHAIR

C'est Nadejda, la femme du poète Ossip Mandelstam qui le raconte. Ossip a été arrêté. Après un passage par la Loubianka, prison glacée et terrifiante, il est envoyé en exil. En cause, notamment, une « Ode » à Staline qui n'a pas eu l'heur de plaire. Nadejda, l'épouse aimante, a juste le temps de faire le plus qu'elle peut pour le poète. À côté des démarches administratives et des supplications adressées à quelques hommes de pouvoir – parfois écrivains, ce n'est pas incompatible – des hommes qui furent jadis, dans une autre vie, leurs amis ; à côté des paquets de vêtements chauds et des boîtes de nourriture qu'elle tente vainement d'envoyer, elle distribue et dissimule chez les proches les plus fiables, cousus dans un coussin, cachés dans des casseroles ou glissés sous le renforcement d'une dalle mal calée, des copies des manuscrits de son époux. Pour les protéger du désastre.

Mais qui peut se dire encore fiable sous l'URSS de Staline ? Lesquels des plus déterminés, des plus honnêtes résisteront aux menaces et aux arrestations ? Alors, pour sauver ce qui, finalement, est le corps même du poète, ce qu'il a de plus intime, de plus vital : son écriture, ses textes, elle les apprend par cœur. Du premier au dernier vers. Chaque jour elle se répète quelques fragments à voix basse. Elle les grave dans sa mémoire, dernier refuge de l'œuvre quand le papier n'est plus que lettres de dénonciation et preuves à charge, se demandant cinquante ans plus tard : « Combien étions-nous à répéter ainsi, la nuit, les paroles de nos maris assassinés ? » Désormais le grand livre de la poésie d'Ossip Mandelstam, ce sera elle.

Ce ne sont plus des livres mais des prières. Nous sommes dans une synagogue d'un petit village des Carpates de Transylvanie, à Sighet. Un point minuscule et secoué, une terre rattachée à la Roumanie, jadis le centre du monde pour une poignée d'illuminés. Le lieu a changé de nom et n'existe plus que dans la mémoire de ceux qui y ont habité. Le nommer, c'est le faire exister.

Elie Wiesel, un enfant de Sighet, se souvient des légendes des Sages de sa communauté. Ceux-là, le Rabbi Israël Baal Shem Tov, son disciple le Magid de Mezeritsch, disaient qu'une seule prière récitée devant un feu, à un endroit précis de la forêt, pouvait sauver le monde. Ils disaient aussi qu'une seule phrase de la prière, si on avait oublié les autres, pouvait sauver le monde. Ou même qu'un seul mot de la prière, même sans le feu, même sans la forêt, suffirait à se faire entendre du Ciel. Et si, par malheur, lorsque les temps devenaient très sombres, on avait tout oublié du feu, de l'endroit et de la prière, si de celle-ci n'avait survécu pas même un bout de phrase, pas même un reste de mot, chez aucun des Fidèles, alors ce serait le souvenir

seul de cette légende, gardée vivante à l'esprit d'un seul homme, le dernier des derniers, l'ultime gardien du Temple, qui accomplirait le miracle.

Tout reposerait sur la mémoire. La vraie, l'habitée, pas celle qui se compte en gigabits et aurait le pouvoir de remplacer en un clic, en une feuille de style, n'importe quel cerveau humain. Et par exemple celui de Céleste, la fidèle gouvernante de Proust. Dans la nuit de l'appartement de la rue Hamelin, elle recueille les phrases infiniment serpentine de la *Recherche*, les relie aux corrections et ornements qui s'enchaînent. En face, étendu sous un empilement de couvertures, Marcel l'écrivain, qui n'est plus tout à fait Marcel le narrateur, et encore, c'est à voir, qui de la vie, qui de l'œuvre, donc Marcel, Marcel Proust noircit ses pages, peu soucieux des irrégularités de son écriture, comme de ces paragraphes qui se densifient, se chevauchent, se raturent. Porté par sa confiance en Céleste, il sait que, penchée sur le manuscrit, le tenant entre ses mains comme en un prolongement d'elle-même, elle rassemblera méticuleusement les feuilles volantes, les joignant les unes aux autres par un point de colle, jusqu'à rendre sinon limpides, du moins lisibles, ces longs bouts de rubans repliés en accordéon (il y en eut un d'un mètre quarante) que Proust et elle appelaient leurs « béquets ».

Ce n'est pas une question de stockage. Nos machines, ces circuits électroniques à qui l'on confie plus que ce dont on est capable de se souvenir – plus de mots, plus d'images, plus d'histoires –, dont les prouesses nous font entrevoir, de sauvegarde en sauvegarde, ce que nous ne tiendrons jamais entre les mains – la toute-puissance ? l'éternité ? –, ces machines ne peuvent pas grand-chose pour nous. Elles s'allument lorsqu'on se tient éveillés, elles s'éteignent dès qu'on les néglige.

Le monde, les livres, leurs rêves, leurs désespoirs, nous les portons en nous. Nous qui écrivons, nous qui lisons, nous qui, de plus en plus solitaires, entretenons la flamme et y croyons encore. Les feuillets, les éditions cartonnées, illustrées, autographées, les tablettes, les dossiers enregistrés, téléchargés, partagés ne sont rien s'ils n'ont pénétré l'âme et le corps de celui qui les reçoit. En cela, point d'oracle de Delphes, demain ne changera rien à hier.

Les asociaux de *Fahrenheit 451*, le roman de Bradbury, l'ont deviné, eux qui, réfugiés à l'écart des villes-prisons où les pompiers brûlent les livres – ces menaces ambulantes où l'on pense, on aime, on souffre, on vit –, apprennent leurs contenus par cœur. Une seule lecture leur suffit. Face à l'uniformisation des êtres où le plus grand nombre a toujours raison contre

les plus faibles, ils deviennent des hommes-livres. C'est leur acte de résistance, une fraternité secrète.

Alors je sais, à vouloir prédire l'avenir, on se retrouve pris au piège d'intuitions qui nous font dessiner des êtres dont on ne sait plus très bien s'ils sont des clowns ou des monstres. S'y risquer est un exercice de funambule. Ce ne sont ni les crabes géants de Wells, ni le Big Brother d'Orwell, ni les Ingénieurs en Émotion de Huxley qui diront le contraire, même si, dans leur folie, ils disent beaucoup.

Il faudrait un livre de chair. Un livre qu'on ingère littéralement, si bien que les pages deviennent organes, la couverture, notre peau. Il se répand dans nos têtes, dans nos veines, dans nos ventres, nous glace ou nous réchauffe, on l'inhale, on le métabolise, il est l'autre, il est nous, jusqu'à ce que se confondent encre et sang. C'est bien le moins qu'on puisse en attendre. Un don de soi, une mise à disposition des corps. Ce serait un acte de foi, une preuve d'amour. Car qu'est-ce que la littérature, son noyau le plus brûlant, le plus authentique, si ce n'est ce bouleversement intense, démesuré, naïf et guerrier qui nous engage dans l'entièreté de ce que nous sommes, déplace nos limites et abolit les frontières ? Ce n'est pas une prédiction, c'est une espérance.

Nathalie Skowronek